

Séquences

Fahrenheit 451 de François Truffaut / *Fahrenheit 451*, Grande-Bretagne, 1966, 113 minutes

Maurice Elia

Pour la suite de l'enseignement du cinéma
Numéro 185, juillet-août 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/49476ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (1996). Fahrenheit 451 de François Truffaut / *Fahrenheit 451*, Grande-Bretagne, 1966, 113 minutes. *Séquences*, (185), 20–20.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

FAHRENHEIT 451

de François Truffaut

Pour se donner l'impression d'être un homme libre, François Truffaut décide de vendre sa voiture avant de tourner **Fahrenheit 451**. De toute manière, il n'en a pas besoin puisque c'est en Angleterre qu'il est allé tourner son film. Il a pris des leçons d'anglais l'année précédente et s'est fait couper les cheveux au plus court pour ne pas avoir à aller chez le coiffeur pendant au moins quelques mois. Nous sommes alors en janvier 1966 et le cinéaste, qui a déjà quatre courts métrages et quatre longs métrages à son actif¹, entend entièrement se consacrer à son histoire d'«hommes-livres» tirée d'un récit de Ray Bradbury.

Dans son «journal de tournage» qui est publié tous les mois dans *Les Cahiers du cinéma*, il écrit: «**Fahrenheit 451** est l'histoire archi-simple d'une société dans laquelle il est interdit de lire et d'avoir des livres. Les pompiers — qui autrefois éteignaient les incendies — sont chargés de confisquer les livres et de les brûler sur place. L'un d'eux, Montag, sur le point d'être promu à un grade supérieur, influencé par sa rencontre avec une jeune questionneuse, commence à lire des livres et à y trouver du plaisir. Sa propre femme le dénonce par peur...» Montag devra alors se réfugier dans la montagne où s'organise une résistance d'hommes-livres,

ainsi surnommés parce qu'ils ont décidé d'apprendre par cœur les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale afin de les préserver pour l'éternité.

«Histoire archi-simple» sans doute, mais aux résonances immenses. Truffaut a filmé des livres de manière qu'ils puissent se défendre tout seuls, de manière que l'on sente qu'ils sont vivants et qu'ils peuvent, par conséquent, mourir (par exemple, à 451° F, température de combustion du papier). Il nous a donné l'impression que nos amis les livres pouvaient aussi devenir nos ennemis, mais qu'il ne dépendait que de nous de choisir. Pas de censure littéraire dans **Fahrenheit**: en choisissant par exemple de faire brûler *Mein Kampf* parmi tant d'autres ouvrages, Truffaut ne voulait pas faire un film bêtement généreux de dénonciation humaine. Dans le grand cirque idéologique que furent les années 60, il a su nous prouver que n'importe qui, n'importe quoi pouvait nous entraîner vers la fadeur complète, horrible, d'un temps neutralisé, désaffecté, neutralisé.

Truffaut hésite à rendre «méchants» des personnages hautement antipathiques, comme le capitaine des pompiers qui égrène des arguments très plausi-

bles contre les livres et que le cinéaste pouvait, s'il le voulait, reprendre à son compte pour dénoncer par exemple la vanité des écrivains. Dans le cas de Linda, la femme de Montag (et un des deux personnages incarnés par Julie Christie), il s'ingénie à la rendre pathétique en même temps qu'odieuse. Il y a dans plusieurs des mouvements des mains et du visage de Linda (filmée de profil) vis-à-vis de son mari la souffrance de ceux qui se résignent à l'aliénation. Bien qu'elle décide de dénoncer Montag aux autorités, elle demeure effrayée par son geste et ne sait plus très bien si elle a agi de façon positive. De même,

Clarisse (dont le visage est filmé de face) semble une petite jeune fille raisonnable qui entraîne Montag dans la montagne sans vraiment s'attacher à lui.

Fahrenheit 451 aurait pu être un film dur et violent, grave dans sa conception et dans sa réalisation. Truffaut a décidé qu'il serait plus léger, posant sur l'avenir un regard un peu lointain comme celui sur le passé qu'il posait avec **Jules et Jim**. On a l'impression qu'il n'a pas voulu forcer la main de son public, ni le contraindre à trop croire à son récit. «Si je recommençais le film à zéro, écrirait-il dans son journal, je dirais au décorateur, au costumier et à l'opérateur en guise d'instructions: faisons un

film sur la vie comme la voient les enfants, les pompiers seront des soldats de plomb, la caserne un superbe jouet, etc.» C'est pourquoi, malgré son «grand sujet», **Fahrenheit** est resté aujourd'hui un beau film simple qu'on peut difficilement classer parmi les films de science-fiction.

Maurice Elia

1. *Une Visite* (1954), *Les Mistons* (1958), *Une Histoire d'eau* (co-réal. Jean-Luc Godard, 1958), *Antoine et Colette* (un des cinq sketches de *L'Amour à 20 ans*, 1962), *Les Quatre cents coups* (1959), *Tirez sur le pianiste* (1960), *Jules et Jim* (1962) et *La Peau douce* (1964).

FAHRENHEIT 451

Réal.: François Truffaut - Scén.: François Truffaut, Jean-Louis Richard, David Rudkin, Helen Scott, d'après le roman de Ray Bradbury — Phot.: Nicholas Roeg — Mus.: Bernard Herrmann — Déc.: Syd Cain — Mont.: Thom Noble — Int.: Oskar Werner (Montag), Julie Christie (Linda/Clarisse), Cyril Cusack (le capitaine), Anton Driffling (Fabian), Jeremy Spencer (l'homme à la pomme), Anne Bell (Doris), Caroline Hunt (Helen), Gillian Lewis (la speakerine) — Prod.: Lewis M. Allen, Ian Lewis - Grande-Bretagne — 1966 — 113 minutes.



Julie Christie et Oskar Werner dans **Fahrenheit 451**